# LES CORPORATIONS RELIGIEUSES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE



142

LES

# CORPORATIONS RELIGIEUSES

## AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

C'est afin de prouver que les cœurs généreux
Agissent quelque fois pour d'autres que pour eux.

LES

# CORPORATIONS RELIGIEUSES

## AU DIX-NEUVIEME SIECLE

> Mais moi, fils du Désert, moi fils de la Nature,
> Qui dois tout a moi-même, et rien à l'imposture,
> Je marche dans ma force, et dans ma Liberte

## AVANT-PROPOS

L'auteur étranger, pour ne pas dire supérieur à toute espèce d'esprit de parti, dans le cours de sa vie, obscure il est vrai, mais qui cependant n'a pas toujours été à l'abri des orages de la politique, n'a eu d'autre mobile, en composant ce petit écrit, que le désir d'être utile a sa patrie, a son Prince, et à ses concitoyens.

Des circonstances particulières et indépendantes de sa volonté en ont empêché la publication avant les derniers événements de la Suisse; et ceux, qui ensuite affligèrent l'Allemagne et surtout l'Italie, prouvèrent par une fatale expérience la justesse des principes ici énoncés. Du reste sa composition est antérieure à l'heureux avénement de Pie IX au pontificat. Il paraît qu'à présent l'Église Romaine, après avoir avec une sainte, et sage fermeté combattu au commencement de ce siècle, comme à la fin du dernier, les principes de la révolution française, qu'on peut regarder comme l'abus de la raison philosophique appliquée aux sciences sociales et politiques, fidèle à ses traditions, adopte volontiers, pour le bien temporel, les réformes utiles qui se retrouvent au milieu des désordres de toute espèce dans les changements opérés dans la société.

Pourquoi donc douter qu'un ordre religieux célèbre, qui professe expressément un dévouement particulier au Saint-Siége, ne soit pas prêt à seconder ses vues si sages et bienfaisantes?

Est-il probable que des maximes qui ne sont plus du siècle ne pussent pas être modifiées, si même ce qu'en disent ses adversaires avait quelque fondement? de la même manière que le furent celles des plus célèbres Cours de Justice, qui dans des temps et dans des pays même assez éclairés et pas trop éloignés faisaient encore

des procès aux sorciers, et dernièrement appliquaient les accusés à la torture, et condamnaient les coupables à des peines effroyables et outrageantes pour l'humanité?

Peut-on supposer que des hommes les plus distingués, qui connaissent à fond l'humanité, ne soient pas disposés à comprendre que leur influence ne peut se conserver, qu'en se mettant d'accord avec le siècle dans ce qu'il y a de louable et de véritablement progressif?

Ceux donc qui veulent sincèrement le bien-être de l'Europe, et en particulier la régénération de l'Italie, ne doivent pas supposer et pour ainsi dire se créer des obstacles, qui pour être imaginaires pourraient pourtant dans certains cas produire le même effet que s'ils étaient réels.

Supposer un parti rétrograde quelquefois c'est lui donner l'existence: rien n'aigrit plus la nature humaine que de lui imputer des intentions qu'elle n'a pas. Dans une œuvre de véritable régénération sociale il faut laisser la porte ouverte à qui veut y entrer.

Qu'est-ce qui a empêché la nation Juive, dispersée au milieu des nations les plus civilisées de l'Europe, de se mettre par rapport à la masse au même niveau de civilisation, si ce n'est les ridicules barrières qu'on avait élevé entre elle et les populations qui lui ont donnée l'hospitalité?

Et les véritables principes libéraux et chrétiens, qu'on veut adopter aujourd'hui généralement envers elle, pourquoi ne seraient-ils pas appliqués aux ordres religieux qui ont tant mérité de la religion et de l'humanité?

Si les institutions ne sont plus en harmonie avec les mœurs et les besoins de l'époque, elles tomberont d'elles-mêmes, faute d'appui solide, sans qu'on ait besoin de les persécuter et de renouveler dans le fond, quoique dans des formes plus modérées, les atrocités exercées envers les Templiers. Quel est le fou dangereux, quelque puissant qu'il fût, qui pourrait encore tenter le règne d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Louis XI avec la presse? la seule noble opposition *de salon* les a fait disparaître pour toujours, sans parler des autres. En entrant dans les demeures seigneuriales on n'a plus à craindre de tomber dans une trappe, et d'être ensuite coupé en pièces, mais seulement de bien plus aimables dangers.

Les chevaliers tout bardés de fer, quoique toujours prêts à sacrifier leur vie pour le Roi, la Patrie, et l'Autel, ne vont plus, comme leurs ancêtres, par monts et par vaux chercher l'occasion de se faire couper le nez pour plaire à la dame de leurs pensées; et ils font très-bien, et leurs aventures ne sont pas de celles qui prouvent que leur cœur est trop farouche et inaccessible aux sentiments d'humanité.

On pourrait croire que le véritable danger des contrées les plus civilisées de l'Europe est peut-être l'extrême douceur de mœurs des classes les plus élevées et éclairées, ce qui induit dans la généreuse mais funeste erreur de supposer qu'on doit traiter les méchants comme s'ils étaient toujours sensibles aux bons procédés; c'est ce qui a perdu le Roi Louis XVI, sa cour, et son gouvernement, et l'élite de la nation française.

Terrible leçon pour les magistrats, qui à force d'indulgence se rendent, pour ainsi dire, complices de leurs justiciables; ces sont les paroles du vertueux Malesherbes en allant à l'échafaud: *Je mérite d'avoir la tête coupée par l'ordre de ceux que mon devoir était de faire pendre.*

Et d'ailleurs on n'a plus à craindre l'asservissement de la pensée, avec tous les moyens de s'instruire qui sont à la portée de tout le monde; les journaux, les différentes institutions littéraires, l'usage universel des langues vivantes au lieu du latin, qui établissait une véritable aristocratie de savants.

Le mal pourrait encore dériver des notions inexactes, erronées répandues dans la foule qui ne peut les peser; ainsi la conservation ou la création de ces corps respectables, qui conservent les sciences dans leur pureté, sera toujours de plus en plus nécessaire.

Notre but a été de faire l'idéal d'un ordre semblable, tel que nous le concevons adapté au siècle, sans entrer dans la discussion s'il n'existe déjà, si on peut, ou doit le créer de nouveau, ou en réformer un ancien.

En présence des partis dont les adeptes, animés peut-être de fort bonnes intentions, agissent cependant comme s'ils s'apprêtaient à déchirer le sein de leur patrie, l'auteur s'estimerait véritablement heureux, s'il lui était permis de se bercer du doux espoir d'avoir contribué à les ramener à des sentiments d'indulgence réciproque, en les invitant à une réconciliation sincère; et il se sert de sa plume toujours dévouée à la cause de l'autel et du trône, comme il saisirait l'épée d'après l'ordre de son Souverain, s'il en était besoin, pour combattre jusqu'à la dernière extrémité tous les ennemis du Roi et de son pays.



Dans l'enfance des sociétés, à toutes les époques, tant au commencement des temps historiques, que dans le moyen âge, on voit toujours le sacerdoce avoir la plus grande influence même dans les affaires qui semblent les plus éloignées du but primitif de son institution, parce qu'il est alors le seul dépositaire de la science et de la sagesse pratique, qu'il est le lien entre les Souverains et les peuples, entre le ciel et la terre.

C'est lui qui établit et formule presque toujours les maximes fondamentales de chaque Etat, maximes, que lorsqu'elles sont constamment suivies et fondées sur la nature des choses, le conduisent du berceau au faîte de la puissance, et qui abandonnées en entraînent ordinairement la ruine la plus étonnante. Pour conserver ces maximes on voit dans tous les empires, qui éblouirent la scène du monde, se former des colléges hiérarchiques qui, exclusivement voués aux plus hautes spéculations, jugent des choses humaines avec une perspicacité supérieure, et se constituent ainsi les oracles des Gouvernements; ils élèvent la jeunesse dans le culte et l'amour de la patrie; *les sages forment et conduisent les héros.*

Dans les pays où il y avait l'esclavage, le nombre des hommes libres étant infiniment petit relativement à la masse des populations, la direction en était beaucoup plus facile, que depuis que l'ère chrétienne ayant apporté la liberté véritable au monde, c'est d'après des moyens moraux bien plus qu'avec la répression physique qu'on peut les gouverner. Le besoin s'est par conséquent accru d'influencer les esprits d'une manière plus ou moins directe pour les conduire d'accord avec eux ou même malgré eux, au bonheur, fin suprême d'une société civile, d'un Gouvernement quelconque qui mérite ce nom.

Alors que l'Église, dont les bienfaits seuls démontrent l'origine céleste, vint apporter de nouveau au genre humain ces titres glorieux qui paraissaient perdus malgré les efforts des philosophes anciens pour les retrouver; dans son sein naquirent, suivant les nécessités, différents ordres religieux qui répondent aux besoins des temps. Aux fêtes sanglantes des payens ils opposent l'humilité, la patience, et la charité; à la pourpre des Césars la bure monastique; aux palais dorés les déserts, et les hermitages aux villes licencieuses.

Quand les barbares du Nord se ruèrent sur l'Europe, la première voix civilisatrice sortit des couvents, et quand la valeur Musulmane plus brillante mais farouche aussi, la menaça de nouveau, unissant l'épée à la Croix, ce furent des moines qui montrèrent à la refouler dans ses foyers.

Sur les rivages de l'Amérique furent encore des missionaires qui firent bénir le nom de l'Europe, après que de religieux avaient procuré à Colomb les moyens de la découvrir. Comme une armée à ces différents corps, les

uns pour inventer les plans, les autres pour les exécuter, ainsi la milice ecclésiastique se forma de différentes corporations, qui approprièrent des moyens convenables à leurs fins particulières qui concouraient d'accord au bien général temporel et spirituel de la chrétienté.

L'admirable chef d'œuvre de la hiérarchie catholique se compose de tant différents degrés, qui ensemble établissent un tout où la variété avec l'unité la plus parfaite donne l'idée de la plus merveilleuse harmonie, dont il soit l'exemple dans l'histoire des sociétés.

La loi du célibat isole l'homme du monde, et le dévoue entièrement au service de l'État et de l'Église; autre différence essentielle entre les institutions sacerdotales des anciens et les chrétiennes; le genre humain devient sa famille.

La patrie du prêtre est partout où règne le culte du vrai Dieu, et partout il voit des frères, même parmi ses ennemis; n'est-ce pas là le beau idéal de la bienfaisance?

S'il y a des ordres qui ennoblissent la pauvreté, qui, se mêlant au peuple, tâchent de l'élever à sa véritable destinée sous le rapport du moral et du physique, pourquoi il n'y en aura point pour les classes supérieures de la société, pour les cours, pour les princes, et les rois? Si le royaume du Christ n'est pas de ce monde, cela n'empêche point que ses disciples les plus fidèles ne doivent faire tous leurs efforts pour lui gagner des âmes, qui par leur conduite sociale au milieu du siècle puissent mériter la gloire éternelle.

Tel fut le but de l'institution monastique, qui, au moment de la renaissance des lettres, des arts et des sciences,

154



comme les anciens chevaliers, se dévoue tout entière à la défense des principes consacrés par les siècles dans l'Église tout en profitant du progrès des lumières.

Si le sort des héros est de vivre au milieu des sacrifices de tous les genres, certainement ses droits sont déjà acquis à l'admiration de la postérité, quelque soit l'issue de ses efforts sublimes et de ses desseins évangéliques.

Peut-on concevoir une organisation plus forte et plus vivace, des moyens d'action plus variés, plus énergiques et en même temps plus simples? Répandue partout, la société agit partout comme un seul homme, les talents les plus divers concourent à la fin la plus magnifique que puissent se proposer des mortels: à la plus grande *Gloire de Dieu*. Telle est sa devise, son cri de guerre et de paix.

Quels sentiments généreux ne doivent point inspirer ces mots; combien se rapetissent tous ces héros de Rome et de la Grèce devant les héros chrétiens qui seulement armés de la Croix vont à la conquête de l'univers, dont ils brisent les fers; et ils enseignent aux humains à dompter les forces de la nature physique après avoir renouvelé dans leurs âmes le souffle divin du Créateur!

Mais leur sainte mission ne pourra-t-elle plus avoir lieu dans une époque de civilisation très-avancée? Voilà le véritable problème qu'on doit dans le moment résoudre pour déterminer l'utilité, je dirai presque la nécessité d'une société justement célèbre.

Si on réfléchit que les mêmes principes qui donnèrent lieu à la civilisation, qu'on pourrait définir *le degré de perfectionnement de l'humanité dans un temps et lieu donné*, doivent aussi servir à ses progrès ultérieurs, il paraît que

l'élément religieux doit toujours dominer dans les nations les plus civilisées, et que sans lui elles finissent par se corrompre et se dissoudre.

L'histoire nous apprend en effet qu'avec la crainte des Dieux tomba la république et puis l'empire de Rome. Si telle était l'importance d'une fausse religion, quelle ne sera point celle de la véritable, de la plus conforme à la nature de l'homme, à ses besoins, à ses penchants, qui l'élève au-dessus de la brute en l'épurant, qui lui explique l'origine et la fin de toutes choses, qui sanctifie sa naissance, sa vie et son tombeau!

Quelle immense supériorité les peuples d'Europe n'ont-ils point acquise depuis qu'ils professent le christianisme? il est facile de prouver que leur littérature la plus sublime relève de lui ainsi que l'apogée des beaux arts.

L'effet de la civilisation *est la victoire de l'intelligence sur la force*, et il n'y a qu'une religion éclairée qui puisse régler les esprits et former les cœurs dans la vie publique et privée.

**Quelle différence entre le héros chrétien et celui de l'antiquité! le premier pardonne à son ennemi, Achille ne respire que la vengeance.**

**Les chevaliers bénis par l'Église, qui entourent les Rois de l'Europe, croient servir leurs patries en défendant les représentants de Dieu sur la terre, et meurent plutôt que de manquer à l'honneur.**

**La magistrature, ayant toujours devant les yeux l'image de *Celui* qui mourrait innocent pour le salut du genre humain, ne pourrait sans un sacrilège oublier ses devoirs.**

**La philosophie renouvelle l'antique alliance avec la**

religion dont elle est la fille aînée et introduit dans les lois et dans les mœurs des principes de sagesse et de douceur inconnus dans les anciens temps et dans les autres parties du monde.

L'éloquence sacrée sur la chaire parle au nom de Dieu, aux puissants de la terre et aux sujets.

On voit ainsi tout de suite quels immenses avantages peut apporter à la cause de l'Autel et du Trône un ordre religieux exclusivement devoué à prêcher, à diriger les consciences, à enseigner. Certes jamais la voix de la religion ne retentit avec plus d'énergie que quand elle est partie des cloîtres; à celle de Pierre l'Ermite de puissantes armées surgirent d'elles-mêmes pour porter la croix triomphante dans l'Orient, et sauvèrent l'Europe.

Les plus fortes études aussi se firent au milieu du silence religieux, et les lois de la morale se developpèrent au pied des autels. Et combien de conseillers de souverains se formèrent dans ces solitudes saintes, où loin du tumulte du monde on apprend mieux a le connaître de même que les signes qui précèdent ses orages, et à mieux éviter la tempête ou à se régler pendant sa fureur, ayant toujours dans les lois divines l'ancre de salut!

Il n'y a que la religion catholique qui donne les moyens de sonder dans toute leur profondeur les mystères du cœur humain où germent toutes les passions.

Quelle étude intime de l'homme ne faut-il pas avoir faite pour saisir toutes les nuances entre le bien et le mal dans une suite compliquée d'actions, pour mettre d'accord la bonté de la fin avec l'honnêteté des moyens.

Le pardon des offenses, qui serait louable dans une

personne privée, pourrait devenir bien des fois très-dangereux dans l'homme public.

Le dédain des grandeurs, qui tant contribue à la tranquillité de la vie dans une humble situation, ne conviendrait pas à ceux qui doivent soutenir l'éclat de leur rang pour en imposer avec des formes extérieures à qui serait tenté de méconnaître leur autorité.

Le mépris des richesses siérait mal à ceux, qui en augmentant leur fortune, élèvent ainsi la fortune publique au plus haut degré et contribuent au bonheur de leurs concitoyens.

Qui pourra mieux diriger les consciences que les pieux religieux, qui, par leurs vœux éloignés du monde, en connaissent pourtant tous les dangers, et jugent des affaires sans intérêt et sans illusion?

Combien de fautes réparées! combien de réconciliations eurent lieu de la manière la plus digne et la plus édifiante par les exhortations et surtout par les exemples de ces hommes, qui ne veulent d'autre récompense de leurs travaux et de leurs soucis que le bonheur de leurs frères!

Mais c'est d'une manière indirecte que l'influence d'un ordre si renommé peut devenir encore plus bienfaisante, quoique son mérite soit méconnu sous quelques rapports, comme il arrive presque dans toutes les institutions qui ne sont jamais mieux appréciées que quand elles n'existent plus.

Dans les États monarchiques qui peut approcher le souverain et ses ministres, comme des religieux avec une plus sainte et respectueuse liberté, inspirés par une véritable sagesse et animés d'esprit de charité, leur faire

connaître les besoins des peuples, les hommes les plus capables pour le gouvernement, qu'ils ont le moyen de distinguer dans toutes les classes de la société; leur suggérer les réformes utiles qui faites en temps opportun préviennent les révolutions, comme les concessions arrachées par l'intrigue ou la violence à l'autorité légitime les produisent ou les rendent plus terribles?

En dehors du tumulte des affaires ils peuvent mieux en découvrir l'origine et en calculer les conséquences.

Ayant des relations de tous côtés, qui pourrait saisir avec plus de précision les intérêts des gouvernements, tâcher de les concilier, pénétrer les desseins nuisibles, proposer les mesures convenables pour les neutraliser, et celles qui sont favorables aux entreprises justes et d'une utilité évidente pour les nations et les princes?

Dans les rapports entre l'Église et l'État ils peuvent en former le lien le plus naturel et par conséquent le plus durable en connaissant l'essence intime des deux autorités, la temporelle et la spirituelle, qui jamais ne sont plus puissantes que quand elles sont parfaitement d'accord.

Et même avec les puissances hétérodoxes qui surent apprécier leur mérite au moment du malheur, il n'y a que des hommes instruits et sachant employer les formes les plus dignes et insinuantes qui puissent défendre avec succès la cause de la religion.

Ils peuvent rendre les mêmes services aux gouvernements aristocratiques en cherchant à rapprocher les classes différentes, en les éclairant sur leurs intérêts communs, en leur faisant comprendre combien la soumission aux chefs des nations fait leur force et leur bonheur, en tâchant

de conserver cette pureté et cette élévation de sentiments chez les hommes investis du pouvoir qui les fait respecter et chérir en même temps, et personne mieux que ces religieux ne peut donner le véritable modèle des manières élégantes et remplies de dignités et de douceur.

Aussi dans les démocraties que de services ne peuvent point rendre à la cause publique des hommes qui parlent au peuple, au nom du Dieu de paix qui chercha les humbles d'esprit et de cœur, qui fit d'un pauvre pêcheur le prince des apôtres, qui voulut naître au milieu de pâtres quoiqu'il fût bientôt salué par les Rois, et leur inspirer ces généreux élans, qui firent se vouer à la mort nobles victimes de leur loyauté, de fiers républicains, pour la défense des trônes?

Qui mieux peut prêcher l'oubli des injures, en apprenant par l'exemple à n'y répondre que par des actes de patience et de charité, se retirant d'eux-mêmes pour empêcher la discorde, prêts d'ailleurs à s'immoler quand cela peut être utile même à leurs ennemis?

Et dans les formes mixtes qui serait plus dans le cas de diriger l'opinion publique qui est alors toute puissante, de maintenir l'union entre les différentes parties du gouvernement qui tendent toujours à s'entre-choquer, de calmer les esprits, en poussant une effervescence pour la cause nationale dans un but convenable; et faisant ainsi sortir le bien de mouvements qui, quoique généreux, pourraient n'être pas sans danger?

Eux donc pourraient remplir la plus noble et la plus sainte mission de médiateurs entre le pouvoir, le souverain, et les peuples, entre les différentes nations; renouveler l'union

entre la philosophie et la religion, entre les traditions et les idées nouvelles, entre les droits anciens et ceux qui datent du siècle, et remporter ainsi la plus éclatante victoire sur leurs ennemis, en les faisant devenir des amis.

*Ils doivent toujours être partisans d'une sage liberté, et d'une autorité forte mais éclairée; ceux qui furent toujours victimes ou du despotisme ou de l'anarchie.*

Dans l'ordre social comme dans l'ordre physique, ce sont les sommités qui sont frappées les premières par l'orage; mais c'est aussi sur elles que s'appuye l'arc-en-ciel quand des flots de lumière dissipent, en commençant par les plus hautes régions, les ténèbres qu'avaient soulevé les brouillards partis des lieux bas, des marais infects. Ainsi le but le plus élevé, le but principal de cet institut qui a toute la majesté et la force des anciens, et la perfectibilité des modernes, c'est d'éclairer et de diriger d'une manière louable les intelligences; de les ramener doucement dans leur orbite, de les sanctifier, de les prévenir contre les dangers, les intrigues, afin qu'elles ne tombent pas dans les piéges des méchants.

**L'instruction de l'élite de la jeunesse, cette fleur des nations qui est bientôt fanée si la Religion ne la défend pas avec son manteau du souffle brûlant des passions, doit réclamer ses premiers soins.**

**Qui pourra mieux élever dans ces sentiments de l'honneur, principe fondamental des monarchies, les enfants de cette noblesse qui entoure le trône, qui sert de digue contre les fureurs des partis populaires, qui a teint de son sang la pourpre des Rois, dont les titres sont acquis sur les champs de bataille, où s'est décidée la vie ou la mort des nations**

qui ne vivent que de gloire dans l'histoire; que des hommes qui font vœu de tout faire *à la plus grande gloire de Dieu?* Où le droit héréditaire est celui qui régit la succession à la Couronne Royale, le bon sens, et même la nature des choses requièrent que d'autres dignités accompagnent l'éclat de la puissance souveraine qui doit être comme une pyramide élevée vers le ciel, mais à la plus large base. Animés des souvenirs de famille ces rejetons des races des preux ne peuvent qu'être toujours rappelés par leur nom à tous les devoirs que la véritable noblesse impose à qui comprend la force du mot populaire qui fait son meilleur éloge *Noblesse oblige.* Nés au milieu des grandeurs, ils ne s'en laissent point éblouir et s'approchent des princes avec une noble confiance; plus voisins d'eux par leur position sociale, ils relèvent aussi la splendeur de leur cour, et la fierté contenue des âmes vraiment héroïques empêche que dans les cours chrétiennes se renouvellent les excès qui souillent celles en général où dominent ceux qu'on appelle *des parvenus*, c'est-à-dire, des hommes qui n'avaient pas l'esprit de leur rang, ni les habitudes dignes et franches, qu'on n'acquièrent ordinairement que dès l'enfance pour ennoblir le service des Rois.

Et comme la vertu naît et s'accroît au milieu des obstacles, l'équitable préférence, accordée aux familles patriciennes pour le bien même du peuple, ne sert qu'à faire ressortir d'avantage celle des enfants de cette grande famille qu'on appelle la *Patrie*, qui acquirent un nom à eux' on par le baptême du sang répandu pour elle ou qui l'illustrèrent par des œuvres éclatantes de bien public.

Les princes par le pouvoir et la naissance se glorifiont

d'attirer à eux les princes dans l'empire des intelligences qui ne reconnaît que Dieu pour monarque suprême. Et d'ailleurs c'est à côté du sanctuaire qu'on peut être mieux élevé pour parvenir à imiter les héros, les Gédeons, les Machabées et les Croisés. C'est là qu'on connaît la terrible puissance du Dieu des batailles, qu'on apprend à faire le sacrifice de sa vie, animé de la plus ineffable espérance, que la valeur quoique un foudre de guerre devient bienfaisante, et le bruit des armes alors annonce plutôt un plus heureux avenir que les funérailles des nations, c'est ainsi qu'on devient *sans peur et sans reproche* et qu'on peut courir risque de *perdre tout sauf l'honneur*.

Mots qui ennoblissent à jamais le langage dans lequel ils furent la première fois prononcés, et qui le rendent digne d'être celui des braves de tous les pays et qui engagèrent pour cela l'auteur de ce petit essai à s'en servir.

C'est à l'ombre de l'Église que se forma ce droit canonique qui rétablit le régime de l'équité, et opposa le simple bon sens aux subtilités des docteurs et des gens de loi, c'est d'elle qu'on a appris encore à régler les assemblées, à procéder en justice d'une manière plus simple et plus humaine; et en vérité la justice n'est-elle pas une espèce de sacerdoce?

Que ceux qui se dévouent à son culte viennent donc puiser à la source de toute sagesse, et l'on verra alors des magistrats intègres non pas esclaves de la lettre de la loi; mais qui en se pénétrant de son esprit, désirant plaire plutôt à Dieu qu'aux hommes, défendront les intérêts de la société civile, et ceux de ses membres d'une façon impartiale, inexorables à l'égard des pervers; parce

qu'on peut dire que c'est se rendre leur complice que de ne pas les réprimer quand on en a le devoir, compatissant aux faiblesses humaines, employant à la fois le principe d'intimidation et celui de correction, n'oubliant jamais que dans l'ordre moral, comme dans l'ordre religieux, doit avoir lieu l'expiation pour rétablir la beauté morale impudemment violée.

Que celui que sa naissance ou son génie appellera à influer sur les destinées de sa patrie, on peut-être du monde, qu'il doit s'estimer heureux d'avoir pu dans sa jeunesse, dans le calme d'une retraite consacrée à l'étude et à la religion, méditer sur les événements qui peuvent l'attendre afin qu'il puisse ensuite par son maintien faire comprendre aux princes et aux peuples à ne lui demander que des choses utiles à l'État et glorieuses pour eux, en leur inspirant ainsi une entière confiance parce qu'ils savent qu'il cherche moins à leur plaire qu'à les bien servir.

Dans la monarchie ou dans les souverains qu'une longue suite d'ancêtres a rendu vraiment populaires s'est personnifiée la patrie, où les intérêts de la dynastie et ceux du peuple se confondirent; c'est là qu'on peut attendre le plus grand degré de sympathie entre le pouvoir et les sujets; *il n'est pas nécessaire de parler, les cœurs battent à l'unisson.*

Alors les siècles se présentent à l'imagination comme des géans représentés par les chefs des nations qu'ils conduisent au temple de l'immortalité.

La poésie a toute la pompe pour célébrer les bienfaits et les gloires des Rois depuis la lyre d'Homère jusqu'à la harpe d'Ossian, et celui qui parle le plus au cœur n'est-il pas le Roi prophète?

Dans le palais de Denis Théocrite chanta les bergers de la Sicile, et Virgile et Horace charmèrent les loisirs d'Auguste; les trônes des princes éclairés eurent toujours les muses pour leur plus noble entourage.

C'est dans les gouvernements où il y a des mœurs patriarchales, que le philosophe tranquille, n'étant pas occupé de la chose publique, peut se livrer aux plus sublimes méditations. Dans Rome guerrière et remuante la philosophie jamais ne brilla comme dans l'Orient, et les plus célèbres héros depuis Alexandre jusqu'à Napoléon ce furent ceux qui purent concentrer le plus haut degré du pouvoir dans leurs mains

Pour animer la jeunesse à imiter ses ancêtres que font les Pères, qu'on désignent comme ne donnant pas une éducation assez mâle, dans la capitale d'un royaume où les vertus sociales et la valeur guerrière sont héréditaires dans les princes et les sujets, ne donnent-ils pas à l'époque de la distribution des prix une représentation, espèce de mystère du moyen âge, où l'on célèbre une des gloires de la patrie?

Et dans d'autres formes de gouvernement où les ressorts du pouvoir n'étant pas si simples, ni l'union entre les classes de la société si étroite (car les tribuns à Rome furent créés à l'époque de la division du peuple avec les patriciens), où l'éloquent silence qui parle aux Rois d'une manière si solennelle ne suffit plus, ceux qui furent élevés dans les études classiques n'ont-ils pas toujours devant les yeux les exemples de l'héroïsme de la Grèce et de Rome, ne seront-ils pas par conséquent les plus capables de défendre la cause de la religion et celle aussi de la civilisation

qui, dégénérant sans la première, pourrait donner lieu à la pire des barbaries, celle qui naît de tous les excès, comme on en a déjà fait l'épreuve à la chute de l'empire romain et de la monarchie française?

Et les enfants du peuple ne trouvent-ils pas dans les corporations religieuses les moyens de s'élever aux premiers degrés de la hiérarchie sociale? comme ceux aussi qui suivant d'autres professions, qui pour être plus humbles en apparence n'en sont que plus utiles, c'est par ces corporations qu'ils peuvent s'instruire et apprendre à connaître les bienfaits du Tout-puissant, qui donne à chacun selon ses œuvres, qui peut faire couler leurs jours d'une manière infiniment plus heureuse au foyer domestique, que ceux des mortels qu'on appelle *les heureux du siècle*, qui ordinairement n'ont pour toute consolation de tant de soucis pour leurs semblables, que le temoignage de leur conscience.

Qu'à l'exemple donc de leurs devanciers qui acquirent tant d'influence sur les populations en se mettant à la tête de la civilisation de leur temps, tout en conservant avec amour et scrupule religieux le feu sacré de la sagesse de l'Eglise, autre patrie commune des catholiques dans l'ordre spirituel, qui contribue tant aussi au bonheur de la patrie nationale, qu'ils se montrent chaque jour plus dignes de leur nom, les cénobites d'une si haute pénétration qui forment l'anneau entre le clergé régulier et le séculier, qu'ils continuent à répondre à l'accusation d'aimer les ténèbres en répandant les lumières, à celle de fomenter les troubles en se présentant l'olivier à la main au milieu des partis; et à présent que c'est une époque de transition, mais aussi de raisonnement confondant les difficients avec leur science sanctifiée

par la religion rendue aimable par leur manière de parler et d'agir.

Car si dans les temps anciens il était nécessaire, pour abattre les monstres sortis du sein de la barbarie brutale, de se servir de la massue d'Hercule, en ce moment que les mœurs sont plus douces, les esprits plus éclairés c'est à la raison guidée par la religion qu'appartiendra l'empire du monde.

On doit agir par le moyen même de la presse, ce *forum* immense de toutes les intelligences en rapport entre elles, par qui la pensée se communique comme une secousse électrique du prince aux citoyens, des centres de la science aux masses populaires et dont on ne peut plus corriger les abus qu'en faisant le meilleur usage pour des fins louables.

Cette rapide communication des pensées dans l'ordre intellectuel fera le même effet que la vapeur dans l'ordre physique.

Le solitaire pourra par elle assister en théâtre du monde où se représentent les drames terribles de l'histoire contemporaine dont les tableaux restent, on pourrait dire, daguéréotipés par elle.

En effet ce ne sera plus dorénavant le mystère qui sera le seul puissant levier des grandes affaires, mais bien la généreuse publicité, terreur des coupables, soutien des faibles.

Et ainsi fidèle toujours à sa sublime vocation exprimée par sa devise, il pourra dire à ses amis et à ses ennemis, la société dont le nom seul rappelle ce qu'il y a de plus excellent sur la terre qui reçoit tout son bien-être du ciel, que tout ce qu'il fait est *pour la grande gloire de Dieu.*

TURIN, 18[illegible].
IMPRIMERIE ROYALE